

Yves Citton

Pratiquer les études comme auto-aliénation et contre-addiction (*studium*, *black study*, études)

Nous concevons aujourd’hui ce qui se passe dans les murs de nos universités et de nos institutions d’enseignement dit « supérieur » à travers le double vocabulaire de « l’enseignement » et de « la recherche ». Mon statut professionnel est celui d’un « enseignant-chercheur », et lorsqu’on me demande de rendre des comptes sur mes activités, on les distingue généralement selon ces deux volets principaux, dont on s’époumone à affirmer la solidarité tout en s’obstinant à les séparer. Les nombreux malaises – profonds et persistants – qui taraudent la vie universitaire, en Europe comme sur le continent nord-américain, ont des causes multiples et complexes, qu’un simple changement lexical ne suffira évidemment pas à dissiper. J’aimerais pourtant suggérer ici qu’une partie de ces malaises tiennent peut-être aux termes et aux catégories que nous employons pour désigner nos activités. Et si les notions mêmes d’« enseignement » et de « recherche » étaient des pièges, qui nous emprisonnent dans modèles inadéquats et obsolètes ? Peut-être certaines d’entre nous – en particulier dans les domaines identifiés aux « humanités », aux arts et à certaines « sciences humaines et sociales » – devraient-elles rejeter l’injonction à « enseigner » et à « faire de la recherche », pour revendiquer en leur lieu et place la liberté et la nécessité de pratiquer « les études ». En quoi « les études » diffèrent-elles de « l’enseignement » et de « la recherche » ? Et pourquoi devrait-on les préférer à ces dernières dans certaines circonstances ? C’est ce qu’esquisseront trop sommairement les pages qui suivent.

Le contre-modèle du « mode d’étude basé sur l’éducation »

L’approche de la notion d’« étude » développée dans cet article espère tisser ensemble certains traits du *studium* traditionnel, pratiqué par les moines et les érudits au cours des siècles passés, avec certains traits de ce que Stefano Harney et Fred Moten (2013) ont plus récemment discuté sous le terme de *black study* dans leur manifeste pour les *Undercommons*. Le but de ce tissage est d’esquisser une pratique alternative à celle qui est actuellement menée dans les laboratoires et les universités au titre général de « recherche », conçue habituellement en parallèle (et en séparation) de l’enseignement. Qu’il soit clair toutefois 1° que mon but n’est pas de remplacer, mais de compléter la recherche et l’enseignement par l’étude, et 2° que cette complémentation est néanmoins urgente et nécessaire, afin de réorienter et de restructurer radicalement notre conception (et notre mise en œuvre) de ce que les universités peuvent et doivent faire.

Plus précisément, j’ai l’intention d’identifier trois moments qui se chevauchent partiellement dans la pratique générale de l’étude, dont je tirerai les noms de diverses périodes et de diverses langues (*studium*, *black study*, études). Pour situer la question dans le vocabulaire mis en place par le livre *Beyond Education* d’Eli Meyerhoff, sous-titré *Radical Studying for Another World*, j’esquisserai trois « modes d’étude » (conçus sur le modèle des « modes de production » de Marx) offrant trois alternatives au « mode d’étude basé sur l’éducation » (*education-based mode of study*) qui domine actuellement le monde

universitaire, avec sa « romance narrative de l'éducation » et son « épistémologie de l'ignorance éduquée ».

Eli Meyerhoff (2019, 15) résume synthétiquement ce mode dominant en sept points : 1° un imaginaire vertical (s'élever jusqu'aux niveaux supérieurs de l'éducation) ; 2° un récit romantique (le franchissement réussi d'obstacles par des individus héroïques) ; 3° des relations de séparation entre les étudiants (en tant que producteurs) et les moyens d'étudier (les enseignants gouvernant le bon accès au savoir) ; 4° des techniques de gouvernance (l'obéissance à l'autorité des enseignants) ; 5° une épistémologie du point zéro (l'objectivité non-située et désincarnée) ; 6° une économie affective pédagogique du crédit et de l'endettement (imposée par les notes et les frais de scolarité) ; 7° les figures binaires de la valeur et du déchet de l'éducation (le diplômé contre le décrocheur).

De même que Marx historicisait et comparait les modes de production en fonction des moyens de production disponibles à chaque époque, ainsi qu'en fonction des normes morales et des régimes de propriété en vigueur au sein de chaque société, de même peut-on tenter d'historiciser et de comparer les modes d'étude en les considérant à la lumière des media de partage des connaissances et des expériences disponibles à chaque époque, ainsi que des attentes sociales et des régimes de valeurs gouvernant chaque formation sociale considérée. Le « mode d'étude basé sur l'éducation » n'apparaît dès lors que comme un ensemble normatif parmi d'autres possibles, qui coexistent avec lui, l'ont précédé ou pourront le supplanter.

Une phénoménologie du *studium*

Studium est un mot latin doté d'une riche variété de significations, englobant le zèle intellectuel et la concentration mentale, l'inclination passionnée et le désir, le dévouement bienveillant et l'affection, les connaissances accumulées et l'érudition. Dans un récent cahier rédigé sous forme de dialogue (2019), l'artiste français François Deck et l'universitaire et militant italien Jacopo Rasmi explorent les implications multiples du fait de placer le *studium* au cœur de ce qui se fait dans les écoles d'art et dans les universités au titre de la « recherche-crédation » (voir aussi Rasmi 2021). Ils s'inspirent en partie d'un billet de blog où le philosophe italien Giorgio Agamben (2017) réfléchit sur la situation actuelle des *studenti* (étudiants) et des *studiosi* (chercheurs, érudits), qui se sentent écrasés par un certain impératif de « faire de la recherche » selon les termes brutalement importés du complexe techno-militaro-industriel.

Une approche phénoménologique de la dynamique du *studium* peut être tirée de ces différentes contributions. Je propose de l'analyser en sept gestes successifs :

1° *Une suspension dans les flux d'actions et de réactions imposés par le rythme du business management.* Le *studium* requiert une certaine vacuole, isolée des exigences de la réaction immédiate, afin de doter l'attention de la liberté d'errer le long de ses poussées endogènes, momentanément exonérée de l'urgence de répondre à des stimuli extérieurs.

2° *Une tentative d'orientation au sein de son environnement.* Cette suspension temporaire des flux de sollicitations exogènes urgentes permet de lever les yeux au-dessus de ce qui est actuellement sous notre nez et au bout de nos doigts, pour regarder des horizons plus grands et plus lointains. Ce détachement de nos préoccupations les plus immédiates permet au *studium* de prêter attention au contexte de nos activités et d'observer les environnements dans lesquels prennent place nos actions et réactions quotidiennes.

3° *Une concentration sur certains aspects de cet environnement.* Contrairement à la méditation, qui peut s'efforcer de se détacher de sa situation circonstancielle afin de se concentrer sur l'intériorité, le *studium* est à la recherche de caractéristiques extérieures déjà données dans notre environnement, mais jusqu'à présent inaperçues. Après un premier élargissement de perspective qui nous fait reconsidérer le milieu dans lequel nous évoluons, le

studium déclenche un mouvement de concentration, loin de ce que nous savions, mais à l'intérieur de ce que nous sentons.

4° *Une recherche de résonance*, entre des caractéristiques insoupçonnées de notre expérience présente et les trésors oubliés dans le stock de nos souvenirs personnels ou collectifs. Au cours des siècles passés, les *studenti* et les *studiosi* ont passé la plupart de leur temps dans des livres, y puisant des observations, des réflexions, des analyses, des explications, des questions – que l'on peut trouver et compléter aujourd'hui également par le foisonnement d'archives audiovisuelles et numériques.

5° *Une investigation active de la chambre d'échos émerge de cette résonance*. Le *studium* s'élabore à travers l'enquête patiente sur les effets d'échos qui se déploient entre ce qui peut être perçu dans mon environnement et ce qui peut être tiré des études précédemment réalisées par nous ou par nos prédécesseurs. Le *studium* s'appuie sur les *studia* (précédentes). C'est un processus d'ajustements mutuels et de reconfiguration constante, qui se déroule entre ce qui est vécu (par moi, ici et maintenant) et ce qui était connu (et documenté par d'autres, ici et là).

6° *Une jouissance de l'auto-affection générée par cette enquête*. L'étude peut être un moyen de produire de nouveaux contenus et de nouvelles formes de connaissances, mais elle procure aussi un sentiment d'épanouissement personnel, qui est une fin en soi. L'expérience d'un effet de résonance au cours d'une enquête studieuse est une source de joie (inexplicable), qui s'apparente davantage à un plaisir musical qu'à une innovation réussie (Rosa 2019).

7° *La concrescence d'une nouvelle perception et compréhension de sa relation à son environnement*. Même si le plaisir du *studium* est sa propre fin – ou plutôt parce qu'il est sa propre fin – le processus qu'il précipite aboutit souvent à une compréhension renouvelée, durable et partageable d'un aspect spécifique du maillage qui enchevêtre un sujet dans son environnement. Le *studium* améliore nos connaissances communes en les adaptant sans cesse aux intra-actions toujours changeantes constitutives de nos environnements.

En bref, le *studium* apparaît comme une série de gestes valorisant (en nous, entre nous et autour de nous) le « mineur », bien défini par Erin Manning comme « la force qui fait trembler les lignes qui composent le quotidien, les lignes, à la fois structurelles et fragmentaires, qui articulent les différentes manières dont l'expérience vient à l'expression » (2019, 18).

Les conditions du *studium*

Tel que je l'ai décrit à travers ces sept gestes, le *studium* consiste en un moment d'isolement, pendant lequel on se retire temporairement de ses connexions synchrones avec les autres, afin d'expérimenter différents modes de conjonctions entre d'autres aspects de notre environnement immédiat et d'autres trésors de notre culture héritée, que ceux communément convoqués par nos formes régulières de communication. Dans notre vie sociale intensément médiatisée, ce moment d'isolement requiert un certain nombre de conditions préalables, qui doivent être considérées – et revendiquées – comme des préconditions à la possibilité d'étudier.

Dans les années 1920, la romancière britannique Virginia Woolf a demandé aux femmes de bénéficier d'une chambre à soi et de 500 livres de revenus pour pouvoir devenir écrivain. Au cours des années 1980, le philosophe nomade Vilém Flusser n'a cessé de répéter que la communication ne peut être fructueuse que si elle est périodiquement suspendue par des moments de retraite, permettant à chacun et chacune de digérer isolément ce qui a été partagé lors des échanges. À la même époque, le penseur français Gilles Deleuze soulignait la valeur des « vacuoles » qui nous protègent momentanément de la circulation auto-reproductive des clichés de la médiassphère. On peut résumer leurs leçons en disant que le

studium requiert l'espace-temps protecteur d'un *studio* décentement financé, dont les modèles vont des ateliers de peintres de la Renaissance aux studios d'enregistrement de Rudy Van Gelder ou de Bob Rusch pour Blue Note ou C.I.M.P. au XX^e siècle.

La « condition d'étudiant » – comprise ici comme la somme des conditions requises pour pratiquer le *studium* – doit donc être isolée des pressions de la communication, ainsi que des exigences du monde des affaires. L'impératif de « professionnalisation », qui gouverne aujourd'hui tant de réformes universitaires, est en contradiction directe avec les prérequis du *studium*. Si les appels plutôt consensuels à « éduquer les citoyens » par des études universitaires méritent d'être pris au sérieux, ils doivent se traduire par trois exigences très concrètes et immédiatement politiques : une chambre à soi, un temps à disposition et un revenu de base permettant à l'étudiant d'être studieux.

Comprise de cette manière, la « condition d'étudiant » est cependant bien plus qu'une étape préliminaire dans la vie des agents économiques, les préparant à entrer dans les dures réalités du monde des affaires. Si l'appel non moins consensuel à doter les générations jeunes et moins jeunes des compétences nécessaires pour réussir dans une « économie de la connaissance » mérite également être pris au sérieux, nous devons tous et toutes être considérées – et traitées – comme autant d'« éternelles étudiantes » (sans la connotation péjorative et méprisante qui accompagne aujourd'hui cette qualification). Contrairement à l'imaginaire vertical du « mode d'étude basé sur l'éducation », le diplôme ne devrait pas sanctionner la sortie de la condition d'étudiant, puisque la pratique et l'attitude du *studium* devraient être considérées comme le moment le plus désirable et le plus récurrent d'une existence studieuse.

Cette approche de l'étude et de la condition d'étudiant par le *studium* peut cependant faire illusion, dans la mesure où elle restreint la pratique de l'étude au choix d'une « existence studieuse », dont les figures emblématiques quelque peu démodées seraient l'érudit ou l'esthète. Sans rien renier des vertus, des dynamiques et des revendications associées dans les sections précédentes au *studium* et à son attention aux gestes mineurs, il est maintenant nécessaire de compléter cette approche trop individualiste, et quelque peu élitiste, en discutant de la façon dont l'étude se pratique déjà dans la vie de chacune et de chacun – y compris chez les « décrocheurs », qui ont peut-être développé avec elle une familiarité plus intime que les stars du professorat.

La *black study* comme partage de nos incomplétudes

Si la pratique du *studium*, telle que décrite ci-dessus, peut sembler être un exercice de souveraineté individuelle (tisser ensemble une subjectivité et son environnement pour que la première puisse mieux « comprendre » le second), elle serait mieux comprise comme une négociation profondément sociale et politique entre trois formes d'incomplétude : a) l'incomplétude de notre capacité individuelle à traiter de manière satisfaisante l'articulation entre nos besoins et les stimuli disponibles dans notre entourage ; b) l'incomplétude de notre compréhension et de notre mémoire collectives, stockées dans nos esprits ainsi que dans nos diverses formes d'archives, sommées de faire face à des situations toujours nouvelles et à des problèmes fatalement imprévisibles ; c) l'incomplétude de nos institutions pour juguler l'émergence de défis toujours plus complexes à notre sens commun de la justice.

Un deuxième moment, tout aussi important, et une dynamique à considérer comme une alternative au « mode d'étude basé sur l'éducation » ont été mis en lumière par les philosophes et poètes Stefano Harney et Fred Moten (2013) dans leur discussion des pratiques de *black study*. Le point essentiel que je tire de leur conversation identifie la *black study* à « ce qu'on fait avec d'autres personnes » sur la base d'un partage de nos incomplétudes, au cours d'activités éloignées de toute salle de classe, puisque ces activités englobent « le fait d'être

dans des situations d'atelier, de jouer dans un groupe, dans une jam-session, ou d'être parmi des vieillards assis sous un porche, ou parmi des personnes travaillant ensemble dans une usine » – « le fait d'appeler cela "étude" [visant à] souligner qu'il y a déjà une intellectualité incessante et irréversible déjà inhérente de telles activités » (110).

Une façon intuitive d'aborder la *black study* est de considérer qu'« il y a déjà de l'étude en train de se faire, y compris lorsque vous entrez dans une classe [en tant qu'enseignant] et avant même que vous ne songiez à commencer le cours » (112). Afin de reconnaître le fait que, lorsque les gens parlent, travaillent ou jouent ensemble, il y a déjà de l'étude en train de se faire, Harney et Moten envisagent ce qui se passe si l'enseignante s'abstient du geste apparemment anodin de commencer le cours en « rappelant la classe à l'ordre » (*calling the class to order*) :

Vous vous dites, voyons ce qui se passe si je ne fais pas ce geste de rappel à l'ordre – juste ce petit moment où mon ton de voix change et devient légèrement plus autoritaire pour que tout le monde sache que la classe a commencé. Et si je disais simplement, eh bien, nous sommes là, nous y voilà. Au lieu de décréter que le cours commence, juste reconnaître que le cours a déjà commencé. Cela semble être un geste simple et pas très important. Mais je pense que c'est vraiment important. Et je pense aussi qu'il est important de reconnaître combien il est difficile de ne pas le faire. En d'autres termes, combien il serait difficile, de manière constante, de ne pas faire ce rappel à l'ordre. Mais cela nous aiderait aussi à reconnaître combien il serait important, combien il pourrait être intéressant de refuser de décréter ce rappel à l'ordre, quelles nouvelles sortes de choses pourraient émerger de la capacité à s'en abstenir. (126)

Ce simple refus de rappeler la classe à l'ordre suffit à miner pratiquement toutes les caractéristiques qu'Eli Meyerhoff identifie au « mode d'étude fondé sur l'éducation » : plus de place ici pour l'imaginaire vertical d'une ascension héroïque, quoique bien ordonnée, de l'ignorance à la connaissance, sous l'autorité d'un maître bienveillant chargé de dévoiler l'ordre (objectif) du monde extérieur. Au lieu de cela, les gens ordinaires discutent sur des questions qui les préoccupent, partageant leurs formes complémentaires de connaissance et d'ignorance, à partir d'une reconnaissance mutuelle de leur situation et de leur incomplétude, ainsi que sur la base d'une « hypothèse d'égalité des intelligences » (Rancière 1991). Ces gens ordinaires deviennent cependant des complices extraordinaires par leur activité commune d'études *avec* et d'études *pour* : « étudier avec les gens plutôt qu'enseigner », et « étudier avec les gens au service d'un projet », choisis ensemble (projet qui pourrait se contenter d'être « continuer à étudier ») (Harney & Moten 2013, 147-148).

La relation de complémentarité entre le *studium* et la *black study* va au-delà d'une simple opposition entre une retraite solitaire et une expérience collective de partage. Ce qui se passe dans les *undercommons* décrits par Harney et Moten ne menace pas seulement le « mode d'étude basé sur l'éducation » : cela remet également en question l'hypothèse fondamentale de la souveraineté personnelle, qui est l'élément de base de notre ordre politique basé sur la « gouvernance » (supposée démocratique) de nos institutions. L'appel à l'ordre qui initie la journée scolaire traditionnelle s'adresse à des individus souverains dont on attend qu'ils soumettent volontairement leur volonté rationnelle souveraine aux conseils de l'enseignant. Depuis les premiers niveaux de la scolarité jusqu'aux amphithéâtres universitaires, cette cérémonie rituelle d'autorité et d'obéissance se confond avec le processus même de rationalisation par l'éducation (Illich 1971). Plus précisément, les sujets générés par le « mode d'étude basé sur l'éducation » constituent le type d'« agents rationnels » formés pour revendiquer leur souveraineté individuelle afin de la mettre au service de l'économie et de la « gouvernance », précisément définie par Harney et Moten comme « le management du self-management » (Harney & Moten 2013, 55).

En contraste frappant avec ce management rationnel du self-management, la « relation dissidente » (111) qui émerge des pratiques de *black study* apparaît comme aussi païenne, hérétique et scandaleuse qu'une magie noire – et cela d'autant plus qu'elle est explicitement présentée en termes de possession :

Je pense de plus en plus à l'étude non pas comme quelque chose où tout le monde se dissout dans le statut d'étudiant, mais comme une situation dans laquelle les personnes se relaient pour faire des choses les unes pour les autres, et où l'on se laisse posséder par les autres lorsqu'ils font quelque chose. C'est aussi une sorte de dépossession de ce à quoi vous pouviez par ailleurs tenir, en même temps qu'une forme de possession à laquelle vous vous livrez volontairement, avant qu'une autre possession se produise par l'action d'autres personnes. (109)

Le défi des participantes (y compris celui de l'enseignante), dans une situation de *black study*, est de renoncer à leur prétention, c'est-à-dire à leur souveraineté, de savoir qui elles sont, ce qu'elles veulent, ce qui est bien et mal, vrai ou faux. Cette expérience de dépossession ne renonce à aucune forme de réflexion critique raisonnable : l'étude se nourrit d'arguments et de contre-arguments. Mais en situation d'étude, au lieu de subir des effets institutionnels de (dé)possession strictement hiérarchisés et unidirectionnels, comme dans le mode basé sur l'éducation (Gregorio 2019), nous reconnaissons toutes ensemble nos incomplétudes personnelles, et chacune de nous accepte à égalité d'être possédée par d'autres – aussi incomplètes que moi, mais autrement incomplètes. « Chaque fois que cette expérience se déroule dans le cadre de l'antagonisme général, on se situe dans les *undercommons*. Être possédé par les dépossédés, et s'offrir à la possession par la dépossession, relève d'une telle expérience, qui est, entre autres, une façon de concevoir l'amour, et cela aussi peut se produire dans l'étude » (109-110).

La pratique des études comme auto-aliénation et comme contre-addiction

Aussi différentes qu'elles puissent paraître à première vue, les pratiques relevant du *studium* et les pratiques de *black study* partagent au moins deux caractéristiques étonnamment similaires, que je vais maintenant développer brièvement pour décrire une troisième alternative – davantage institutionnelle – au « mode d'étude basé sur l'éducation ». On peut conjuguer le terme d'étude au pluriel (*les études*) pour désigner une possible convergence à venir entre, d'une part, ce qui relève de certains cursus disciplinaires traditionnels, anciens et parfois perçus aujourd'hui comme obsolètes (les études littéraires, les études de philosophie), et, d'autre part, les différents types de *studies* qui ont émergés sur les campus britanniques et américains au cours du dernier quart du XX^e siècle (*Cultural Studies*, *Women's Studies*, *Black Studies*, *Gay-and-Lesbian Studies*, etc.), qui ont été découverts tardivement et importés comme des nouveautés hexogènes dans les cultures universitaires hexagonales. J'aimerais suggérer qu'une alternative radicale et inspirante à la définition dominante du couple « recherche et enseignement » peut émerger (de façon inopinée) au point de rencontre entre certaines formes d'études traditionnelles et des études critiques encore largement perçues comme *alien* – alors même qu'elles n'ont fait souvent que cultiver ailleurs des graines venues d'expériences comme celle du Centre universitaire expérimental de Vincennes (1968).

Une dynamique commune d'incomplétude me paraît en effet traverser les expériences de *studium* et de *black study*, fournissant une articulation pragmatique et stratégique entre le retrait isolé nécessaire aux premières et la (dé-)possession collective dont prennent le risque les secondes. Dans le premier cas, je suspends mes illusions de connaissance et de maîtrise sur mon environnement, ainsi que sur la partie de mes archives culturelles que je connais déjà, afin de lancer une enquête qui me conduira au-delà de ma zone de confort cognitif. Dans le second cas, je laisse mes certitudes antérieures être ébranlées, dépossédées ou réappropriées

par mes camarades d'études. Au cours de ces deux processus, je choisis de m'aliéner dans une entité extérieure et indépendante de ma volonté et de mon contrôle souverains. Dans le *studium*, j'observe humblement la résonance qui se produit (ou ne se produit pas) entre certaines dimensions de mon environnement et certains documents de nos archives culturelles. Dans la magie noire des rituels de *black study*, je m'attends à ce que l'improvisation imprévisible de nos discussions collectives passionnées me soulève et me fasse réfléchir à ce qui aurait été autrement impensable pour mon égo solitaire.

La première caractéristique des études est ainsi d'être organisées autour de *procédures volontaires d'auto-aliénation*. La recherche, telle qu'on la pratique officiellement aujourd'hui, est souvent orientée vers la vérification (ou la réfutation) d'une hypothèse préformulée. L'enseignement, pour sa part, est généralement conçu comme la simple transmission d'un savoir préalablement constitué. Les études ne relèvent d'aucun de ces deux modèles. Elles tentent d'émanciper leurs participantes de (certaines) de leurs conceptions et catégorisations préexistantes de la réalité, de la vérité et d'elles-mêmes. Elles consistent en une expérience transformatrice d'auto-aliénation, dans la mesure où elles conduisent notre subjectivité individuelle, ainsi que nos croyances collectives – plus que jamais menacées aujourd'hui d'être enfermées dans leur propre bulle de filtre – à être affectées, transfigurées et enrichies par leur Dehors, par un certain *alien* spécifique encore inaperçu au sein de notre environnement. Les études transgressent le cadre du « mode d'étude basé sur l'éducation » dans la mesure où elles nous « conduisent hors de » nos identités catégorielles (*e-ducere*) en nous exposant à la force d'appel d'un certain Au-delà. À travers l'expérience collective des études, nous nous guidons (*ducere*) les uns les autres hors de (*ex-*) nos égos autocentrés, pour explorer à tâtons et en nous tenant par la main des dimensions non cartographiées et non évaluables (c'est-à-dire *alien*) des enchevêtrements dynamiques qui nous font tenir ensemble, les uns avec les autres et toutes au sein des tramages de notre environnement.

Un deuxième trait caractéristique des études est à chercher dans la position intrinsèquement critique cultivée à travers l'histoire des *Black Studies* ou des *Women's Studies*, dont l'esprit vitalisant – et la fonction sociale – soulignent les contradictions qui structurent actuellement notre ordre social brutalement injuste (envers les Noirs, les femmes, les gays et les autres minorités). Le geste évoqué précédemment de ne pas rappeler la classe à l'ordre est une façon, parmi beaucoup d'autres, de remettre en cause cet ordre social et de favoriser l'émergence d'actes de parole (de « diction ») qui en prennent le contrepied (qui le « contre-disent ») par le bas. Mais dans le contexte du capitalisme consumériste, l'expérience transformatrice des études doit aussi être comprise comme une tentative collective de concevoir des *contre-addictions* (pour reprendre le beau jeu de mot d'Alain Damasio 2020), c'est-à-dire des modes de détachement de certaines habitudes ou addictions qui enfermaient auparavant notre sensibilité, notre pensée et notre agence dans des techno-cocons et autres bulles de filtre informationnelles et affectives.

Les études mériteraient d'être conçues, pratiquées et financées comme un contrepoison au design de l'addiction si puissamment (et effroyablement) analysé par Natasha Dow Schüll (2012) dans le cas des casinos de Las Vegas – cas particulièrement emblématique de l'emprise du capitalisme financier sur nos expériences et sur nos vies. Les études sont idéalement équipées pour nous fournir un indispensable recul réflexif sur la nature addictive des nouveaux (comme des anciens) médias, qui ne multiplient les innovations que pour mieux nous enfermer dans leur accoutumance, ainsi que l'a récemment souligné Wendy Hui Kyong Chun dans *Updating to Remain the Same* (2016).

Étudier sous surveillance

Pour conclure, je vais tenter de résumer succinctement le contraste proposé ici entre, d'une part, *l'imaginaire de l'école + laboratoire* caractéristique du mode d'étude basé sur l'éducation, qui domine actuellement nos universités à travers le couple enseignement-recherche et, d'autre part, *l'expérience de studio* fournie par la dynamique d'incomplétude articulée entre les trois modes alternatifs des pratiques de *studium*, de *black study* et des études.

En une époque marquée par une collusion profonde entre un monde de la recherche presque exclusivement orienté vers le développement des technosciences et le contrôle social mis entre les mains du GAFAM, les laboratoires universitaires se voient profondément inscrits dans la production de nouvelles addictions. Au-delà des marchandises consuméristes générées sous l'impératif de l'« innovation », au-delà du régime de la dette induit à diverses échelles (États, institutions, individus, étudiants), les addictions générées par le capitalisme de surveillance (Zuboff 2020) nous enferment d'abord dans les cages de profilage de certaines identités, poussées sur nous par la puissante emprise des big data et de la computation ubiquitaire.

Dans un tel contexte, nous avons évidemment besoin de laboratoires expérimentaux et d'écoles pour poursuivre le développement des connaissances scientifiques et des dispositifs techniques – même s'il est impératif de les orienter vers d'autres objectifs et de les motiver par d'autres incitations que le profit financier. Mais nous avons aussi fortement besoin de studios d'expérimentation, de toutes tailles et de tous métiers, pour rééquilibrer et réorienter notre dynamique sociale grâce à des modes d'études alternatifs relevant du *studium*, de la *black study* et des études. Comme on l'a vu, ces trois modes ont en commun de cultiver des pratiques d'auto-aliénation comme antidotes aux pièges identitaires du capitalisme de surveillance, en même temps qu'ils nous aident à contrer les addictions que celui-ci favorise. Ces pratiques individuelles et collectives de contre-addiction et d'ouverture aux *aliens* (légaux et illégaux, résidents et mutants) sont au moins aussi importantes que la transmission et la production de connaissances – tâches généralement promues comme les principales voire comme les uniques missions des universités.

Dans la situation actuelle, la reconnaissance institutionnelle et les flux de financement sont presque exclusivement canalisés vers les écoles et les laboratoires soumis au « mode d'étude basé sur l'éducation », tel qu'il a fleuri dans les technosciences et les disciplines de gestion. Cette voie de développement n'étrangle pas seulement les humanités, les sciences humaines et sociales ainsi que les arts. Elle n'est tout simplement pas soutenable, étant à la fois écocidaire et égocidaire, détruisant notre environnement naturel, notre tissu social comme notre équilibre mental (Newfield 2018). La promotion d'alternatives n'est plus seulement une question de nostalgie historique, d'embellissement esthétique, d'équité sociale, de souci éthique, de sensibilité culturelle ou de bonne conscience. C'est devenu une question de survie que de cesser de réprimer l'omniprésente et continue réémergence des situations de *black study*, que de promouvoir et protéger activement les conditions du *studium*, et que de consacrer des financements conséquents aux institutions (nouvelles et anciennes) qui pratiquent les études. Il est indispensable de valoriser ces alternatives pour leur différence (et leur complémentarité) avec la recherche et l'enseignement – au lieu de les forcer à s'aligner sur un unique modèle impérialiste importé des technosciences.

Plus concrètement, il s'agit de mettre les sites d'études à l'abri des exigences inquisitrices d'évaluation rendues omniprésentes par nos régimes de surveillance. L'évolution de la recherche et de l'enseignement, au cours des dernières décennies, peut être sommairement décrite par une intolérance (et une répression) croissante à l'égard des pratiques de *studium*, de *black study* et d'études au sein des institutions universitaires, du fait

qu'aucune de ces trois activités ne peut être facilement mesurée à l'aune du productivisme étroit imposé au nom de l'« économie de la connaissance ». Les studios ne peuvent pas être gérés comme des laboratoires. Ils ne peuvent remplir leur fonction sociale que dans la mesure où ils sont autorisés à être quelque peu ingérables, ingouvernables, libres de se livrer à leur rythme aux expérimentations et aux expériences qu'ils jugent nécessaires. Leur improvisation créative ne peut être soumise ni à une programmation rigide, ni à une comptabilité inquisitoriale.

Au sein d'universités et d'instituts de recherche toujours plus obsédés par les impératifs de l'innovation et de la gestion, les « découvertes » générées par les études ne cadrent pas avec le processus d'évaluation aveuglément importé par l'hégémonie des technosciences. Le type d'études pratiqué dans les arts et les humanités ne produit pas de prototypes facilement commercialisables : ce qu'il « découvre » (invente, dévoile, dénonce), ce sont aussi bien des gestes mineurs et des genres de collaboration non-appropriables, que des modes d'exploitation non reconnus et des régimes d'oppression cachés. Reconnaître les valeurs multiples et hétérogènes de telles découvertes exige des formes d'évaluation émergentes, vouées à échapper à toute comptabilité managériale trop étroite.

En peinture comme en musique, ce que l'on désigne du terme « études » peut être considéré aussi bien comme de grandes œuvres d'art que comme de simples exercices à vocation pédagogique. Il s'agit aussi bien de brouillons, d'essais que de réalisations accomplies – brouillant les distinctions comptables entre bien de consommation et matière première, production et formation, recherche et enseignement. En ce sens, les activités d'études promues dans les pages qui précèdent ne s'opposent nullement aux opérations scientifiques réellement pratiquées dans les laboratoires : elles dévoilent plutôt la vérité processuelle des découvertes scientifiques, qui ne sont elles-mêmes que des essais, des tentatives, des hypothèses temporairement non réfutées.

Alors que la recherche institutionnelle est sommée d'être menée selon des projets prédéfinis et des promesses de résultats attendus, conduisant à une démonstration de maîtrise (parfois creuse), les études se développent nécessairement dans une dynamique d'incomplétude non seulement avouée, mais bienvenue. Les vraies études espèrent que leurs valeurs initiales muteront et s'auto-alièneront au cours du processus, puisque leur but et leur fonction ultimes consistent à réévaluer sans cesse les valeurs communes dont nous avons hérité, afin de les réadapter aux transformations constantes de nos conditions de vie (Massumi 2018).

Cette dynamique d'incomplétude peut être décrite avec précision comme une forme de « planning fugitif » (autre terme-clé, qui sert de pendant à *black study* dans le sous-titre de Harney & Moten 2013), dans la mesure où elle échappe et déborde nécessairement des filets préformatés mis en place pour assurer la gouvernance de la recherche, pour pêcher ses succès, pour en capturer la valeur et pour maximiser notre croissance comptable. L'auto-aliénation peut à juste titre être considérée comme l'accueil de valeurs *alien* (c'est-à-dire ingouvernables), tandis que la contre-addiction aide à se détacher de valeurs obsolètes (que mobilise la gestion d'un présent et d'un avenir mesurés à travers les métriques du passé). Étant donné que la surveillance (qui comprend tous les modes traditionnels d'évaluation de la recherche et de l'enseignement) est toujours fondée sur un ensemble prédéfini de normes, *studium*, *black study* et études ne peuvent que se développer *contre* la surveillance. Mais comme la véritable force des *undercommons* repose sur la fuite à couvert, davantage que sur la résistance frontale, ce planning fugitif doit être pensé « avec et pour » celles et ceux qui étudient déjà sous surveillance, autant qu'il doit être conçu « dans et contre » la collusion dominante entre les marchés et les États.

Le capitalisme de surveillance peut-il tolérer et accueillir cette fuite intérieure, comme le faisaient les formes précédentes de capitalisme (en l'exploitant dûment à leur profit) ? Ou

bien son intolérance croissante à l'égard du planning fugitif l'amènera-t-elle à sa perte – qui pourrait bien être la nôtre, dès lors qu'elle comptera nos environnements (sociaux et naturels) parmi ses victimes ? La réponse dépend de notre capacité collective à accueillir, défendre et pratiquer l'étude comme complément et comme alternative radicale à la recherche et à l'enseignement.

References

- Agamben, Giorgio. 2017. *Studenti*. Blog du 15 mai 2017. <https://www.quodlibet.it/giorgio-agamben-studenti>.
- Chun, Wendy Hui Kyong. 2016. *Updating to Remain the Same: Habitual New Media*. Cambridge MA, MIT Press.
- Damasio, Alain. 2020. « L'esprit de contre-addiction ». *Socialter Hors-Série Le réveil des imaginaires*, p. 126-135.
- Deck, François & Rasmi, Jacopo. 2019. *Stadium*. Grenoble, Brouillon général.
- Dow Schüll, Natasha. 2012. *Addiction By Design: Machine Gambling In Las Vegas*. Princeton University Press.
- Gregorio, Francesco. 2019. « Entrer dans la voix, marcher dans le désert ». *A Contrario*, n° 28, 2019, 135-167.
- Harney, Harney & Moten, Fred. 2013. *The Undercommons. Black Study and Fugitive Planning*. Wiwenhoe, Minor Composition.
- Illich, Ivan. 1971. *Une société sans école*. Paris, Seuil.
- Manning, Erin. 2019. *Le geste mineur*. Dijon, Presses du réel.
- Massumi, Brian. 2018. *99 Theses on the Revaluation of Value: A Postcapitalist Manifesto*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Meyerhoff, Eli. 2019. *Beyond Education. Radical Studying for Another World*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Newfield, Christopher. 2018. *The Great Mistake. How We Wrecked Public Universities and How We Can Fix Them*. Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- Rancière, Jacques. 1987. *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation*. Paris, Fayard.
- Rasmi, Jacopo. 2021. « Stadium ». *Philosophy and Theory in Higher Education*. Special Issue "Answering the Question: What is Studying?"
- Rosa, Hartmut. 2018. *Resonance*. Paris, La Découverte.
- Zuboff, Shoshana. 2020. *L'âge du capitalisme de surveillance*. Paris, Zulma.